

JOANNA PYCHOWSKA

Université Pédagogique, Cracovie

CATHERINE LE GRAND DANS LES ÉCRITS DE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE

Abstract. Pychowska Joanna, *Catherine Le Grand dans les écrits de Charles-Joseph de Ligne* [Catherine the Great in the writings of Charles-Joseph Lamoral, 7th Prince de Ligne], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIX/1: 2012, pp. 41-48, ISBN 978-83-232-2410-5, ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158.

Charles-Joseph de Ligne (1735-1814), a Wallon and European Prince, subject of the Austro-Hungary Empire, a heartbreaker of the French Europe, is considered the most famous representative of literary cosmopolitanism. War, love and writing were inseparable in his life. He took part in numerous military campaigns, serving both Austria and Russia, as a Russian colonel, a commander of the order of Maria Theresa, and an Austrian field marshal. He authored various texts related to war ; he admired heroism of Charles II, Conde, the tactics of Frederick II, the strategies of Napoleon, Catherine II. The latter was immortalized in de Ligne's various texts representing different literary genres. The Prince was clearly fascinated by the Empress, and he depicted her in a positive light as an educated person, both agreeable and determined. Can we, however, talk about the documentary character of his work ? Instead, the Prince seems to be a documentalist-interpreter.

Keywords. 18th century, history and literature, Prince de Ligne, Empress Catherine II

Prince Charles de Ligne, grand aristocrate, considéré comme le plus célèbre représentant du cosmopolitisme littéraire (Kościelska, 2009 : 475), monarchiste par tradition et par conviction (Trousson, 1989 : 112), sujet de la monarchie autrichienne, héritier du château de Belœil, est né à Bruxelles en 1735. Dans *Fragments de l'histoire de ma vie* il écrit : « J'ai six ou sept patries, Empire, Flandre, France, Espagne, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie [...] je pourrais presque aussi compter l'Ecosse [...] » (Ligne I, 2006 : 108), et un peu plus loin il ajoute : « Je me suis bien trouvé d'être Allemand en France, presque Français en Autriche et Wallon à l'armée. On perd de sa considération dans le pays qu'on habite tout à fait » (Ligne I, 2006 : 151). Dans une des *Lettres à la marquise de Coigny* il constate : « J'aime mon état d'étranger partout [...] Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie. C'est le moyen de réussir partout » (Ligne, 1986 : 90, 91). Ce prince wallon et européen, enchanteur et charmeur de l'Europe française qui incarne aussi parfaitement bien l'esprit de la société de l'Ancien Régime, considérait l'écriture comme son passe-temps favori. Pourtant, comme le souligne R. Mortier, pour le jeune prince « [...] la

guerre, l'amour et l'écriture sont indissociables. Il s'est toujours voulu militaire avant toute autre qualification. Les sept premiers volumes de ses *Mélanges* seront consacrés à l'art de la guerre » (Mortier in Ligne I, 2006 : 13). À l'âge de 15 ans il écrit *Discours sur la profession des armes* qui fera ensuite partie de ses 34 volumes de petit format, de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, publiés à Vienne.

Commençons par évoquer quelques-unes de ses campagnes militaires. Il participera à la Guerre de Sept Ans, à la guerre de Bavière (il est alors gouverneur militaire de Mons) ; en 1780 il reçoit en Russie, des mains de Catherine II, le brevet de colonel russe ; ensuite il passe (avec l'accord de Joseph II) au service de la Russie et participe à la guerre sur le rivage de la mer Noire (en 1787) contre les Turcs ; en 1788, il prend part, aux côtés de Potemkine au siège d'Ochakov en Moldavie sous le commandement du maréchal Romanzow ; en 1789 rappelé dans l'armée autrichienne par Joseph II (qui le nomme grand maître de l'artillerie à Zemun) il participe avec son fils à la prise de Belgrade (il reçoit alors le titre de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse) ; pendant la Révolution Française, le 20 mai 1791, il sera nommé grand bailli et capitaine général du Hainaut. Finalement, déjà comme émigré à Vienne, en 1807, l'empereur François II le nomme capitaine des Trabans de sa garde, et en 1808 il obtiendra enfin le grade, auquel il a rêvé toute sa vie, de feld-maréchal. Durant le Congrès de Vienne, en 1814, il participe encore un peu aux activités mondaines et aux fêtes mais il tombe malade (il a pris froid à un des bals) et meurt peu après. L'esprit guerrier ne l'abandonne pas sur son lit de mort. « Son chirurgien et ami Puttmans rapporte que, dans son délire, le prince 'croyait commander un corps d'armée' et qu'ensuite 'il parlait de pièces de théâtre et en distribuait les rôles' » (Mortier in Ligne III, 2006 : 455)¹. R. Mortier citera les mots de Basil Guy, professeur américain et grand spécialiste du Prince qui le définissent comme « soldat sans commandement, prince sans gouvernement, ambassadeur sans légation, croisé sans croix, et, pour comble de malheur, à un moment critique de l'histoire, maréchal sans armée » (Mortier in Ligne, 1990 : 121). D'autre part, le Prince-militaire présentera ses projets de réforme, ses goûts dans deux ouvrages publiés en 1780 sous les titres *Préjugés militaires* et *Fantaisies militaires* – signés : « un officier autricien » (Mortier in Ligne I, 2006 : 23) ! De Ligne sera, entre autres, admirateur de l'héroïsme de Charles II, de Condé, de Frédéric II tacticien, de Napoléon stratège. La figure de ce dernier sera omniprésente dans son œuvre (il écrira entre autres *Ma Napoléonide*). Après avoir observé « Napoléon est immortel, mais pas éternel » (Ligne I, 2006 : 192), il constatera lucidement, dans *Fragments de l'histoire de ma vie* : « Napoléon veut être seulement le tueur du Nord, notre gouverneur, et le dominateur du reste de l'Europe » (Ligne I, 2006 : 211). Pourtant il avoue juste après : « On n'est pas obligé d'aimer cet homme. Mais comment ne pas

¹ Nous avons tiré toutes les dates concernant la vie guerrière du Prince de la même chronologie, établie par R. Mortier.

aimer un victorieux qui embellit Paris, Rome, Turin, la Saxe, Anvers, à la fois, et qui a la monarchie universelle physiquement ou moralement ? » (Ligne I, 2006 : 211).

Dans notre communication nous allons réfléchir sur la manière dont le prince de Ligne présente Catherine II, impératrice de Russie. Charles de Ligne est visiblement fasciné par cette grande personnalité du XVIII^e s. Le nom de Catherine II apparaît souvent dans ses textes. Il s'adresse à elle directement dans une lettre *À Catherine II*, il parle d'elle dans *Lettres à la marquise de Coigny*, il se souvient d'elle dans *Fragments de l'histoire de ma vie*, et finalement il fait son portrait littéraire : *Portrait de feu sa Majesté Impériale de toutes les Russies (Catherine II)*. Est-ce toujours la même personne ? Est-ce un être réel ou rêvé ? Est-ce un personnage historique ou l'incarnation de son idéal féminin ? Comment de Ligne réagit-il devant la grande histoire, en historien ou en écrivain ? Est-il celui qui relate les faits en s'appuyant sur l'histoire ou celui qui les interprète librement ? Nous chercherons les réponses à ces questions à partir de la lecture de quelques dizaines de pages écrites par un homme qui représentait parfaitement l'esprit du XVIII^e s. européen.

Catherine II de Russie (1729-1796) est née à Stettin comme Sophie d'Anhalt-Zerbst. À 15 ans elle vient, avec sa mère en Russie, où elle épouse, toute jeune, le tsar Pierre III contre lequel elle monte très vite un complot – le tsar est assassiné dans des conditions plus qu'obscures et elle devient impératrice de Russie. Catherine II représente la politique du despotisme éclairé. Très autoritaire mais voulant passer pour une souveraine cultivée, elle organise un réseau de petites écoles, reste en correspondance avec les encyclopédistes français, Voltaire, Diderot (qu'elle fait venir en Russie) ; elle-même s'exerce à de petits poèmes, assez médiocres.

Prince de Ligne fait sa connaissance en 1780, à Tsarskoïe-Selo, durant son voyage à Saint-Petersbourg où il se rend pour régler les affaires de sa belle-fille Massalska et où, à l'occasion, il jouera le rôle d'ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse (Lambotte, 1990 : 93-100)². Il quitte la Russie, après un séjour de quatre mois, avec un cadeau offert par l'impératrice – un brevet de colonel russe. Il nous a laissé, comme « preuve » de son premier séjour en Russie, une lettre avec en tête cette précision : « Copie d'une lettre que j'ai écrite à l'impératrice à Czarskozelo, de ma chambre à la sienne » (Ligne II, 2006 : 67). Est-ce une copie authentique ou bien, comme c'était la mode d'alors, un « subterfuge » pour éveiller la curiosité des lecteurs ? Il faut préciser que la lettre connaît l'apogée de son importance au XVIII^e siècle. Elle devient une vraie pratique sociale, joue plusieurs rôles : discussion,

² J. Lambotte (qui intitule d'ailleurs un des chapitres de son livre : « Première rencontre avec l'ogresse de Moscou ») précise : « Charles-Joseph de Ligne est stupéfait : cette grosse dame [elle a alors 51 ans] à qui il manque des dents et qui ne peut lire sans lunettes vivrait dans la luxure et passerait ses nuits avec des amants de passage [...] ? [Cependant, comme le remarque Lambotte] Charles-Joseph [...] est enchanté de la façon dont elle occupe ses jours. Remarquablement fine et intelligente, elle est cultivée comme peu de femmes en Europe et peut rivaliser avec n'importe laquelle de ses amies françaises quand il s'agit de parler littérature, de commenter Voltaire, Diderot ou d'Alembert » (Lambotte, 1990 : 98).

conversation à distance, en bref – une sorte de journal qui forme l'opinion de ses lecteurs. Charles de Ligne, comme tous les grands de son époque, correspond avec plusieurs célébrités : Talleyrand, Joseph II, Catherine II, avec des gens de lettres : Voltaire, Casanova, Madame de Staël..., avec sa famille, ses amis. Il ne faut pas négliger non plus que la mode des lettres passe dans ce siècle des Lumières à la littérature et, comme le précise R. Trousson, Charles de Ligne « a horreur des infolio » (Trousson, 1989 : 98). La forme brève d'une lettre lui convient parfaitement.

En excellent styliste, de Ligne commence la lettre d'une manière inattendue mais adroite, pour attirer l'attention du lecteur, par une phrase qui semble presque insolente : « Votre Majesté Impériale a bien eu tort hier, et très grand tort » (Ligne II, 2006 : 67). Il ajoute pourtant juste après qu'il ne s'agit que des paroles non d'action. Toute la lettre est construite autour de la simple observation de l'impératrice : « Cela irait mieux si j'étais homme ». Le Prince, toujours en styliste-humoriste parfait, abolit cette constatation et crée un habile panégyrique. Par un adroit jeu de mots, il souligne les avantages d'être femme-impératrice plutôt qu'homme-empereur, d'être « grand-homme femme » et non un « grand homme homme », « le grand homme en calèche » (Ligne II, 2006 : 68) au regard doux, bienfaisant (Ligne II, 2006 : 69) et non « le grand homme à cheval » (Ligne II, 2006 : 68) « au regard farouche » (Ligne II, 2006 : 69) qui « fait trembler généraux, soldats, grands seigneurs et paysans » (Ligne II, 2006 : 68). Ch. de Ligne joue sans arrêt sur cette opposition : « L'homme perd en se montrant : la femme y gagne » (Ligne II, 2006 : 68). De temps à autre il adoucit les phrases par des compliments : « son excellente tête, soutenue par un beau bras » (Ligne II, 2006 : 68), « votre belle main qui électrise » (Ligne II, 2006 : 70) – toujours en opposition à « la main sèche et décharnée du grand homme » (Ligne II, 2006 : 70). Il parle de sa « majesté, ce calme qui donne une certaine mollesse noble [...] et la méditation » (Ligne II, 2006 : 68). Même les vêtements sont favorables à l'impératrice : « La belle tunique de velours nacarat brodée que porte Votre Majesté fait plus d'effet que des bottes et une écharpe » (Ligne II, 2006 : 70). Il nous semble entendre le style précieux du XVII^e siècle ! Finalement, pour convaincre Catherine II de la justesse de ses mots il constate : « Dieu sait et fait bien ce qu'il fait. Remerciez-le, madame, d'être une femme plus qu'une femme et qu'un homme tout ensemble » (Ligne II, 2006 : 70). De Ligne se nomme parrain, peintre et historien de l'impératrice (Ligne II, 2006 : 70) et à la fin de sa lettre il l'appelle « Catherine le Grand » (Ligne II, 2006 : 70), appellation par laquelle il la désignera toujours dans ses textes. Ce qui veut dire donc qu'elle a la grâce et tous les avantages de la femme tout en ayant l'esprit d'un grand homme. Le Prince paraît très moderne dans ses considérations : il « donne » à la femme tous les droits de jouer le même rôle que l'homme dans « le gouvernement ». Pourtant l'impératrice ne perd rien de sa féminité. Le texte se base sur deux isotopies : masculinité et féminité et sur l'opposition : le personnage féminin et ses attributs masculins.

Dans *Lettres de Crimée à la marquise de Coigny* le Prince évoque son autre séjour en Russie, aux côtés de l'impératrice. Il s'agit d'un voyage en Crimée (pour lequel de Ligne a reçu l'invitation de Catherine II) organisé par Potemkine³ en 1787 pour montrer la puissance, la splendeur de la Russie, ou plutôt de Catherine II, tout court. L'impératrice a invité à ce spectacle féérique plusieurs « Grands » de l'Europe d'alors, comme par exemple Joseph II, Stanislav Auguste Poniatowski (venu en privé), des ambassadeurs, des ministres, des militaires... *Lettres de Crimée*, écrites « sur le vif » en 1787, un peu modifiées et publiées en 1801, sont des lettres galantes adressées par de Ligne à la belle marquise de Coigny et qui se présentent également, d'après nous, comme un récit de voyage, une sorte de reportage avant la lettre ainsi qu'un miroir narcissique du prince et surtout un panégyrique de Catherine II. Dans *Avertissement* il avoue lui-même que ce sont les « louanges [...de] S. M. I. de toutes les Russies » (Ligne, 1986 : 33). Ce voyage est présenté par Ch. de Ligne comme un conte des *Mille et Une Nuit*, comme un rêve auquel l'impératrice appartient. Son étiquette-personnage s'enrichit, elle n'est pas seulement « Catherine le Grand » mais le Prince la peint (nous dirions dans une sorte d'alloportrait d'une personne absente de l'échange des lettres) en Cléopâtre. C'est un portrait admiratif, élogieux qui laisse supposer les charmes et l'effet qu'ils produisent sur le portraitiste. Dans une image hyperbolique Catherine II apparaît plus digne d'admiration que la Cléopâtre d'antan !

Notre Cléopâtre ne voyage pas pour séduire des Marc-Antoine, des Octaves et des Césars. Le nôtre l'était déjà par l'admiration et les rapports de beaucoup de génie et de puissance. Cléopâtre n'avale pas de perles mais en donne beaucoup. Elle ne ressemble à l'ancienne que parce qu'elle aime les belles navigations, la magnificence et l'étude. Elle a certainement donné plus de deux cent mille volumes aux bibliothèques de son Empire (Ligne, 1986 : 44).

Pourtant, Ch. J. de Ligne ne la mythifie pas, se moque légèrement de ses « capacités » de poétesse (Ligne, 1986 : 54/55), tandis que dans *Fragments* il se souvient de ses moments de « faiblesse » pour des beaux hommes ou de son comportement juvénile, devant le Prince (de Ligne, narcissiquement, souligne d'ailleurs sa position privilégiée de « voyeur ») : « La grande et imposante autocratrice se met à danser, et à en rire comme une folle » (Ligne I, 2006 : 140); mais elle sait se 'corriger', prendre « son air de majesté » (Ligne I, 2006 : 140) si quelqu'un entre.

Charles de Ligne n'arrête surtout pas de s'enthousiasmer pour son despotisme éclairé (pour lui, grand aristocrate, c'est le seul système admissible), sa façon de gouverner cette Russie avec, à ses yeux, « les champs aussi bien cultivés qu'en Angleterre » (Ligne, 1986 : 83), « des établissements superbes commencés, des manufactures, des villages militaires bâtis en rues bien alignées, entourés d'arbres et traversés par des ruisseaux » (Ligne, 1986 : 84). Même si le Prince se rend compte que

³ Potemkine, militaire, homme d'état russe et surtout ancien amant et favori de Catherine II. Il participe au coup d'état de 1762 qui détrône Pierre III et couronne Catherine II (1739-1791). Pendant 17 ans il est le personnage le plus puissant de Russie. Joseph II, sur la demande de l'impératrice, l'élève au rang de Prince du Saint Empire romain germanique.

tout ne fonctionne pas si bien dans cet empire, et que parfois derrière une belle façade il y a des maisons en ruines, « sans toit, portes ni fenêtres » (Ligne, 1986 : 82), la faute n'incombe pas à elle mais à ses gouverneurs qui la trompent. Le mythe français de la Russie fonctionne déjà bien ! La bienfaisance de la despote éclairée (que le prince a métamorphosé de Cléopâtre en Catherine-le-Grand) constitue, d'après ce grand aristocrate, le remède contre la famine qui règne dans beaucoup de gouvernements de la Russie. La constatation du prince que l'impératrice « n'aime point la police pour les propos et l'espionnage de l'intérieur » (Ligne, 1986 : 87) montre bien que de Ligne se fie entièrement à ses propres impressions et ne cherche pas la vérité historique.

R. Mortier écrit à propos de l'œuvre de Ch.-J. de Ligne que tout « bigarrée » qu'elle soit elle « contient [...] de merveilleux échantillons de meilleure prose du XVIII^e siècle. De Ligne excelle dans le portrait, et particulièrement dans celui des grandes personnalités qu'il a fréquentées » (Mortier in Ligne, 1990 : 122). Il en a laissé plus de 70 dont, entre autres, *Portrait de feu sa Majesté Impériale de toutes les Russies*, rédigé peu de temps après la mort de Catherine II. En adroit styliste, il commence le portrait de l'impératrice, en vue de capter l'attention du lecteur, par une phrase négative, par l'absence de la personne portraiturée : « Catherine-le-Grand n'est plus » (105). Pour l'immortaliser, et comme il l'explique lui-même, pour « [...] donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir [...] qu'on se forme d'elle un portrait à peu près ressemblant » (Ligne, 1990 : 105) il crée, avec un vocabulaire riche et précis, par une sorte d'hypotypose, des images qui s'inscrivent directement dans l'esprit des lecteurs. Fidèle au portrait littéraire inauguré par la Préciosité (Bergez, 2006 : 86), de Ligne souligne la correspondance entre le caractère du personnage et son aspect physique, ce lien entre l'intériorité et l'extériorité de la personne décrite :

[...] la majesté de son front [...] on y lisait comme dans un livre : génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté. La largeur de ce front annoyait les cases de la mémoire et de l'imagination. [...] son menton, un peu pointu [...] avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné moyennant cela, mais devait plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitaient ses lèvres (Ligne, 1990 : 105-106).

En peintre-esthéticien il ose même dire ce qu'elle aurait dû faire pour être « bien mieux » (Ligne, 1990 : 106) ! Conformément au portrait stéréotypé, il passe ensuite à son comportement et son caractère : « tout était chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter [...]. Elle ne parlait pas pour parler [...] » (Ligne, 1990 : 106). Il trace et compare le portrait de l'impératrice (toujours à son profit) avec d'autres grandes figures : avec Marie-Thérèse : « Notre impératrice enlevait. Celle de Russie laissait augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisait » (Ligne, 1990 : 106) ; avec Pierre I^{er} : « À la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que Pierre I^{er} [...] » (Ligne, 1990 : 107) ; avec Louis XIV : « Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste, lui ressemblaient. Elle tenait mieux sa cour [...]. On tremblait à la vue de Louis XIV ; on était rassuré à celle de Catherine II [...] » (Ligne, 1990 : 107). D'après le prince elle agissait lucidement, « Sa Majesté Impériale

parlait du rôle qu'on doit jouer dans le monde, mais savait que c'était un rôle » (Ligne, 1990 : 108), et était capable de « [...] balanc[er] même souvent le crédit des uns par celui des autres [...] » (Ligne, 1990 : 108); elle se vantait de « lou[er] tout haut, et [de] gronde[r] tout bas » (Ligne, 1990 : 108). Catherine II se montrait courageuse et opérait en excellent stratège. Sous la plume de Charles de Ligne l'impératrice devient une parfaite représentante de l'esprit du siècle des Lumières, connaisseuse en philosophie, en lectures. On dirait un gouverneur idéal ! Jamais de dichotomie « être – paraître », une personne en « un exemplum ». « Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en pourrais citer mille ; mais jamais de bons mots » (Ligne, 1990 : 108), « [...] on admirait sa loyauté et son désir continuel de faire le bien, et du bien » (Ligne, 1990 : 112). Le prince a vu de ses propres yeux (aveuglé par ses principes du despotisme éclairé et le charme de la femme-impératrice) « l'adoration de ses sujets [et] l'amour et l'enthousiasme de ses soldats » (Ligne, 1990 : 117). Il souligne sa conduite très humaine. Quelle ignorance des faits historiques lui fait dire : « On sait qu'elle n'a presque jamais envoyé en Sibérie, où d'ailleurs on était fort bien traité : elle n'a jamais ordonné la mort de personne » (Ligne, 1990 : 116)? Pourtant, bien que ce soit une littérature d'éloge ce n'est pourtant pas un portrait d'apparat, solennel. De Ligne parle des imperfections de Catherine II en matière de peinture et de musique : « Je convenais avec elle qu'elle n'avait pas de connaissances en peinture ni en musique [...] » (Ligne, 1990 : 110). Néanmoins le texte se termine par cette constatation : « [...] l'astre le plus brillant qui éclaira l'hémisphère venait de disparaître » (Ligne, 1990 : 117) qui boucle bien cette littérature d'éloge (rappelons-nous que le texte commençait par les mots : « Catherine-le-Grand »). Le portrait de l'impératrice peint par de Ligne nous semble s'inscrire dans la tradition attribuée pendant des siècles, surtout en peinture, à ce genre « [...] réservé aux acteurs principaux de l'histoire, princes ou chefs de guerre » (Bergez, 2006 : 83).

Dans ces quelques textes de Charles-Joseph de Ligne, Catherine II – l'astre, Cléopâtre, Catherine-le-Grand – est présentée toujours de la même manière positive : elle est décrite comme une femme cultivée, charmante, de caractère agréable bien que ferme ; une représentante parfaite de l'époque de l'ancien régime. Le prince de Ligne-écrivain, encore une fois, donne un témoignage sur son temps. C'est une œuvre d'époque, à dimension documentaire. Nous voyons Charles-Joseph de Ligne comme un homme qui serait placé entre le scripteur et l'interprétant (Farés in Chikhi, Quaghebeur, 2006 : 15-17). Nous ne pouvons pas oublier non plus que les possibilités interprétatives des écrivains sont toujours nombreuses et le fait que telle ou telle personne historique évoquée soit vraie, réelle ou rêvée n'a pas tellement d'importance. Il nous semble que l'essentiel est dans l'intérêt que l'auteur sait éveiller chez le lecteur pour le pousser à s'intéresser à l'époque évoquée, aux personnages historiques, à l'Histoire et à l'histoire. C'est certainement le cas de Charles-Joseph de Ligne.

BIBLIOGRAPHIE

- Bergez, D. (2006). *Littérature et peinture*, Paris : Armand Colin.
- Chikhi, B., Quaghebeur, M. (dir.) (2006). *Les écrivains francophones interprètes de l'Histoire. Entre filiation et dissidence*, Bruxelles : Peter Lang.
- Kościelecka, H. (réd.) (2009). *Literatura Europy. Historia literatury europejskiej (Lettres Européennes. Histoire de la littérature européenne)*, Gdańsk : słowo/obraz terytoria.
- Lambotte, J. (1990). *Le prince de Ligne ou la dernière mémoire*, Bruxelles : Labor.
- Ligne de, Ch.-J. (2006). *Œuvres I* avec l' « Introduction » de R. Mortier, Bruxelles : Complexe.
- Ligne de, Ch.-J. (2006). *Œuvres II*, Bruxelles : Complexe.
- Ligne de, Ch.-J. (2006). *Œuvres III* avec la « Chronologie générale » établie par R. Mortier, Bruxelles : Complexe.
- Ligne de, Ch.-J. (1990). *Mes Écarts*, avec la « Lecture » de R. Mortier, Bruxelles : Labor.
- Ligne de, Prince (1986). *Lettres à la marquise de Coigny*, Paris : Desjonquères.
- Trousson, R. (1989). « Les curiosités littéraires du prince de Ligne » in : *Nouvelles Annales Prince de Ligne*, t. IV, Bruxelles : Hayez.